

C'ÉTAIT UN DE CES MATINS D'ÉTÉ où le soleil, au fond du désert, bondit de la ligne d'horizon et monte au ciel d'un coup, chauffant à blanc les premières heures qu'on rêverait fraîches, bégayant de nuances, moins que jaunes, moins que brunes, moins que beiges, comme si les teintes aussi s'éveillaient doucement et fonçaient, gagnaient lentement en éclat et en dureté, pour atteindre leur couleur bête et sans mystère sur les coups de midi.

L'homme est entré en courant dans mon petit supermarché, absolument saoul. J'ai ouvert l'annuaire téléphonique et j'ai noté sur une page au hasard :

*Courant puant
Le jour se lève triste comme une pierre
Sur un Indien*

Il s'est effondré devant ma caisse enregistreuse, en travers du fauteuil. Son visage suintait le Dry Corny, un tord-boyaux local à base de maïs fermenté. Comme il ne bougeait plus, j'ai cru qu'il s'était évanoui sur mon fauteuil en cuir brun, imprégné d'huile de pied de bœuf, tout élimé, sali d'une vieille trace de sang en forme de cœur, quand il s'est redressé bien droit, a ordonné en tailleur ses fines jambes, et sans même ouvrir les yeux, d'une voix ankylosée par l'alcool : « Vas-y, paroles ! » Je lui ai avoué que moi-même, je n'étais pas un grand bavard, mais que s'il avait envie de me parler de quelque chose, de la nuit blanche qu'il avait passée, de ses soucis, il avait choisi le meilleur endroit de Shellawick pour poser ses fesses. Il avait une clé de sol tatouée dans le cou, mal faite, baveuse, le genre qu'on se bricole en prison avec un stylo et une aiguille. Je lui ai demandé s'il était musicien et il a aboyé : « Paroles ! Toi ! Paroles ! » C'est seulement à cet instant que j'ai remarqué un grand couteau à manche de métal et de corne, dont il faisait glisser la lame le long de son poignet, sous sa manche, et qui ressortait étincelante, comme s'il l'avait briquée. J'ai glissé la main au fond d'une poche et j'ai senti sous mes doigts la pierre lisse qui vivait là, et sa douceur, sa tiédeur, sa forme familière m'ont immédiatement apaisé.

L'Indien – le *Grandpa* comme on dit dans le désert – s'est lancé dans un discours pâteux, incompréhensible, où revenait sans cesse une histoire de bêtes massacrées – *soixante millions de bêtes massacrées*. Il accompagnait sa tirade cotonneuse de rapides gestes circulaires au bout desquels la lame devenait transparente. Je fouillais l'air des yeux pour la voir tourbillonner autour de lui, mais seule une étincelle s'allumait par intermittence dans le vide. Plus il parlait, moins le Grandpa semblait saoul. J'ai compris qu'il s'appelait Okomi, qu'il voulait que j'écrive les paroles d'une chanson pour son groupe de musique composé d'un flûtiste, d'un joueur de crécelle et de tambour, et de lui-même, qui chantait et jouait du hochet. Il a sorti de sa poche une sorte de maracas à tête de cuir et l'a agitée dans l'air, par saccades. Elle semblait remplie

de clous et j'ai su, sans réussir à capturer mon souvenir, que j'avais déjà entendu ces secousses granuleuses quelque part. Il a crié que je devais fermer les yeux et écouter le martèlement des sabots sur la prairie... Il a rangé le hochet et m'a dit qu'à Tahoneck, on lui avait parlé de moi, on lui avait assuré que le type de la supérette de Shellawick était écrivain. Okomi était parti à 5 heures du matin de Tahoneck et avait traversé 14 miles de désert noir à pied, une bouteille de Dry Corny dans une poche et un couteau dans l'autre. Il avait fait tout ce chemin pour me rencontrer. Un peu bêtement je lui ai dit merci.

«Toi, t'écris des poèmes, des pas longs.

– Ouais... Dès qu'un client passe la porte, j'écris trois lignes sans réfléchir. J'les écris dans un annuaire téléphonique... J'aime bien écrire sur quelque chose de déjà écrit. Mes poèmes, c'est des espèces de haïkus, c'est pour attraper les trucs au vol.

– C'est bien. Écris les paroles.»

Il tenait son couteau par la lame et me menaçait avec le manche.

«D'accord, mais tu veux qu'elle parle de quoi, ta chanson?

– Travail à l'usine.

– Le travail à l'usine? T'es sûr? Ça va plaire aux gens, ça?

– Ça va leur plaire.

– Tu préfères pas autre chose... Sur l'amour? Sur les chagrins d'amour? "Reviens, bébé, j'ai l'blues"...

Tu sais, 90 % des chansons disent "reviens, bébé, j'ai l'blues"... Le travail à l'usine, ça peut pas faire une chanson...

– Travail à l'usine.

– C'est ta chanson, l'ami!»

Okomi s'était levé et se penchait vers moi, qui écrivais aussi lisiblement que possible sur une page d'annuaire téléphonique. «C'est l'titre, ça? C'est un bon titre.» Ses mains tremblaient. Quand je terminais une ligne, il la piquait avec la pointe de son couteau. Il voulait que je parle de la puanteur du caramel qui vous soulève l'estomac et vous poursuit jusque dans votre lit, et du boucan, à devenir sourd, quand les grains de maïs explosent par millions dans les fours géants, comme un orage de grêle sur le désert de Tahoneck. Il fallait aussi un couplet sur les gants en plastique qui vous coupent le sang aux poignets, vous démangent comme la gale et finissent troués, fondus par l'huile alimentaire bouillante. Il a gratté sa lame sur le comptoir. Il ne fallait pas oublier non plus la chaleur à crever le long des tapis roulants où sursautent les petites cervelles, les grains de maïs éviscérés par la cuisson. La lame brillait de colère, elle s'aiguissait dans la lumière d'août.

J'ai écrit un refrain et quatre couplets. Okomi a lui-même déchiré la page d'annuaire et l'a fourrée au fond de sa poche, en la bourrant avec son poing. Il s'est levé, il a fait plusieurs fois le tour du vieux fauteuil en frappant des pieds par terre et en chantant très fort, et il s'est effondré comme un sac de grains. Il a ramassé son couteau et a marmonné: «Je dis pas merci.» Effectivement, il est parti sans me remercier, sans même m'avoir acheté une canette de Kansa-Cola ou un ruban tue-mouches Bziter.

POUR UN ÉTRANGER DE PASSAGE, le Pierrier était raide mort, couleur de suie. Mais pour nous, il était vivant, il soufflait, il mâchait tout au long du jour le soleil entre ses cailloux et le recrachait brûlant en pleine nuit. Selon l'heure, il avait mille espèces de noir, et comme une mère qui reconnaît chacun de ses petits, nous savions reconnaître tous les noirs du Pierrier. Nous étions nés dans ce noir innombrable, dans la moelle même de la couleur noire, au milieu du désert de Tahoneck. Au printemps, les orages de grêle grondaient dans nos os. Nous n'avions jamais peur des tornades, nous les regardions sucer les cratères et valser sur notre lune noire étincelante de quartz, comme nos parents les avaient regardées. Personne ne s'était jamais plaint d'avoir à monter dans les «paquebots», ces bus bleus en sueur où la poussière collait à la nuque et aux mollets, pour traverser le Pierrier et se rendre à Cornado, à 30 miles au nord, dans l'usine de pop-corn Buffalo Rocks qui employait la moitié des habitants de Shellawick et des patelins voisins – Tahoneck, Princeborough, Pessahee, Dundrove et New Paselina. Personne ne voulait partir d'ici. Nous vivions dans le calme noir, au milieu des pierres précieuses, affûtées comme des lames.

Pourtant, petit à petit, Shellawick s'est vidée. On a d'abord accusé le soleil de chauffer de plus en plus fort et de nous écraser exprès sous ses pouces éblouissants. On a aussi accusé le Pierrier de jouer aux billes avec les cailloux, sur la route qui relie Shellawick à Cornado, pour forcer les employés à descendre des paquebots et à déblayer la chaussée, doublant ainsi leur temps de trajet jusqu'à l'usine de pop-corn. Évidemment, on a aussi accusé les tornades de nous narguer de leurs longs corps fourbes soulevant la poussière du désert et la saupoudrant sur Shellawick qui n'avait plus qu'à passer le balai en courbant le dos. Mais aucune de ces raisons venues du ciel n'était la bonne. En réalité, la ville s'est vidée quand les trois snack-bars ont fermé. Quand la pizzeria a fermé. Et aussi le bowling où l'on mangeait les meilleurs beignets de maïs du désert, dans un sachet imbibé d'huile à frire, qui virait du blanc au gris glacé. La ville s'est vidée comme un sablier qu'on renverse – grain à grain, sans faire de bruit. Les gens sont partis vivre à Cornado, à côté de l'usine Buffalo Rocks, et derrière eux, ils ont abandonné leurs chiens. Si on avait demandé à ceux qui ne fuyaient pas pourquoi ils tenaient à rester à Shellawick, ils auraient répondu : «Pass'que chu' né là, pauve crêle!» Certains auraient juré qu'ils restaient juste pour la beauté du Pierrier. Et d'autres auraient dit qu'ils restaient pour emmerder les *jaunes*, les rois du maïs ; je faisais sûrement partie de cette dernière catégorie.

On trouvait dans Shellawick deux ou trois épiceries dégarnies, mais mon magasin était le seul qui méritait le nom de supermarché, grâce à mes deux caddies, ma colonne de paniers haute comme un plan de maïs, et mes quatre allées remplies de produits qui permettaient de vivre vieux et heureux. Je vendais tout ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, se laver et tuer les mouches. Quand j'étais petit, il y avait deux autres supermarchés à Shellawick, un tout à l'est de la ville, l'autre plus au sud. Les deux ont mis la clé sous la porte quand l'exode vers Cornado s'est accéléré. Comme le bowling et les snack-bars avaient fermé, les gens organisaient leurs «fêtes de départ» dans mon supermarché. On se serrait devant la caisse enregistreuse,

autour de mon grand fauteuil de barbier, on buvait du Dry Corny, on se bourrait de gâteaux de maïs, quelqu'un prétendait avoir aperçu un coyote en roulant vers Tahoneck, on s'étonnait, on soupçonnait le type d'avoir vu un vulgaire chien, on le rouait de questions pour en avoir le cœur net – mais personne ne faisait allusion au départ de l'un des nôtres, et personne ne prononçait le nom de Cornado, la ville-ogre. Tout le monde savait pourtant qu'à Shellawick les maisons vides devenaient plus nombreuses que les maisons habitées. La poussière encrassait le maillage des portes moustiquaires et couvrait les coussins des balancelles où plus personne ne s'asseyait pour observer le soleil violet se coucher à l'ouest du Pierrier. Les regards étaient tous tournés vers le nord et les hautes cheminées chromées de l'usine Buffalo Rocks.

Matthew Southridge, oxydé comme un trognon de pomme, couvert de taches brunes, ne ratait aucune de ces fêtes de départ. Il fixait d'un regard mauvais ceux qui osaient abandonner Shellawick. Il n'adressait la parole à personne, se bâfrait de beignets et lâchait de temps en temps un commentaire excédé: «Quate fois trop cuit, çui-là!», «Pas assez d'sucre», «Touré! Personne sait pus faire un beignet dans ç'te ville de créles!» Matthew occupait la seule place assise et ne la cédait à personne. Parfois il s'assoupissait, on aurait dit un mort, les bras raidis le long du corps, rongé par ce grand fauteuil de cuir inclinable et pivotant qui avait appartenu à mon père, barbier de Shellawick, comme son père, comme son grand-père, et comme probablement tous les Elliott depuis l'invention du rasoir coupe-choux.

Mon père n'aimait pas les vantards et pensait que la vie d'un homme pouvait se réduire à un nombre qui résumait le bonhomme mieux que tous les éloges funèbres. Son nombre à lui, c'était le 12 – soit, selon ses calculs, le nombre de miles de barbe qu'il avait taillés dans sa vie. «Mon garçon, fais en sorte de pas avoir honte de ton nombre à la fin d'ta vie. Peu importe que l'nombre soit pas bien gros. Faut pas s'éparpiller. Faut faire avancer ton nombre avec la force qu'la nature t'a fourrée dans l'ventre. Le tout, c'est d'avoir un nombre à faire pousser. Et sur ta tombe, mon garçon, fais pas comme ces toucaneux! Va pas graver ton nom et tes dates comme si t'étais la reine d'Angleterre... Le nombre suffit. Les gentils comprendront et les créles diront que c'est d'la profanation et qu'y a des règles quand on meurt... mais on s'en cogne les coudes, vu qu'c'est des créles.»

Sur la tombe de mon père, j'ai fait graver un 12 par un type qui avait quatre incisives cassées et seulement quelques millimètres de dent au bout des gencives, comme les chiens qui ont rongé des os toute leur vie. Derrière une gerbe de postillons, Larry se présentait comme le directeur général des pompes funèbres de Shellawick. Dans sa modestie, il oubliait de postillonner qu'il en était aussi le secrétaire, le balayeur, le comptable et le creuseur de fosses éternelles. Sa femme s'occupait des compositions florales et de l'embaumement des cadavres. Comme le forfait mortuaire le moins cher comprenait la gravure de dix-neuf signes, le directeur édenté m'avait expliqué, calculette à la main, que ce serait un affront pour mon père et un gâchis épouvantable d'inscrire seulement deux chiffres sur la tombe. En trente ans de métier, c'était la première fois qu'on lui demandait de maltraiter un mort. Une pensée lointaine avait obscurci son regard. Il aurait voulu être comédien, un de ceux qui font rire, pas un comédien ennuyeux comme le Pierrier. Il levait les yeux pour voir si je souriais à ses traits d'humour, mais je ne souriais pas. Il racontait ses rêves perdus. Il aurait voyagé de ville en ville, et dans les bars de Pessahee, de Tahoneck, de Princebourgh et de tout le pays, il aurait fait «rire son prochain». Finalement, son prochain, il avait choisi de le mettre en bière. Tout ça pour ne pas contrarier sa femme qui rêvait d'être thanatopractrice depuis l'enfance. Pour ne pas renier sa nature facétieuse, Larry avait nommé son entreprise Le Vautour qui rit. Sa femme lui reprochait de faire des blagues douteuses aux clients. Si ça continuait, il allait leur faire perdre des morts, avec ses conneries. Il en fallait plus pour décourager Larry qui profitait de chaque nouvelle veuve passant la porte du Vautour qui rit pour s'entraîner. «M'dame Webster! Maintenant, on pourra plus dire que vote mari nous enterrera tous, pas vrai?»

Larry gémissait et faisait des grimaces: il fallait absolument que la tombe de mon père soit plus bavarde, sans quoi, dans cinq ans, personne, pas même ma mère et moi, ne se souviendrait du contenu du cercueil. La moindre des choses, le minimum mortel, c'était d'écrire les dates de naissance et de décès de mon père,

et son nom de baptême. « Moins qu'ça, c'est s'moquer des gens qui peuvent plus s'défendre! » À chaque fois que ses fines lèvres se soulevaient pour *faire rire son prochain*, je voyais, dans l'espace noir que formaient les dents manquantes, le fruit du travail de Larry, une fosse sans fond. Alors je pensais au nombre de Larry, aux miles qu'il avait creusés dans le sol caillouteux de Shellawick.

« Creuser des trous et y mettre des morts – quel métier de dure poésie! » m'avait dit M. Takemo, mon professeur de linguistique, quand je lui avais décrit la bouche abyssale de Larry. Oui, chose remarquable pour un habitant de Shellawick, fils de barbier, j'ai étudié quatre ans la littérature et la linguistique à l'université de Princebourgh, à la limite australe du Pierrier, là où les prairies reprennent vie, souffreteuses, par petites flammes vertes. Ces quatre années ont à la fois tout changé et rien changé à ma vie: « N'est-ce pas exactement ce qu'on attend de la personne qu'on aime? » avait déclaré M. Takemo.

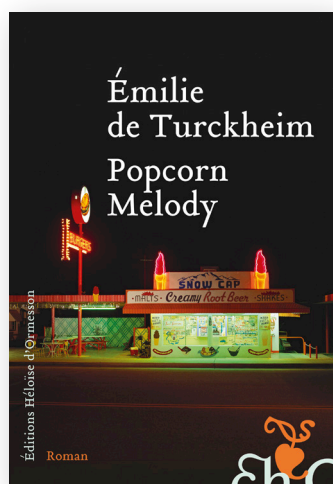
« Les morts me font plus peur depuis un bail! J'leur prépare un bon lit, j'les borde, chu' une mère pour eux! » chuintait Larry par son trou noir. J'avais éclaté d'un rire sec et hoqueté comme un disque raillé. Puis j'avais laissé la mécanique du fou rire me secouer par la peau du cou. En voyant l'expression de gratitude effarée sur la gueule de Larry, j'ai su que j'avais eu raison de lui faire plaisir, de faire semblant, comme à l'époque où je devais rire sur commande, sous les spots aveuglants, un paquet de pop-corn Buffalo Rocks à la main. Larry avait postillonné qu'après tout, il pouvait très bien graver un 1 suivi d'un 2 sur la tombe de mon père, et que j'aurais même droit à une remise de 20% pour la sueur épargnée. Je savais très bien que la sueur n'y était pour rien; je devais tout à mon rire. J'étais rentré chez moi soulagé, le cœur léger. Ma mère avait sorti du placard les habits de mon père et les triait en deux tas: d'un côté, ce qui était en bon état et qu'elle donnerait à l'Église, de l'autre, les affaires dont j'hériterais une heure plus tard. Je l'avais observée un moment, par la porte de sa chambre, en faisant rouler mon œil-de-tigre au fond de ma poche. Ses larmes étaient très brillantes. Brillantes comme la cicatrice lustrée qui lui barrait le front. Sa peau avait bruni avec le temps. Son nez d'aigle et ses hautes pommettes semblaient tracés à la règle.

Ce soir-là, j'ai pris ce que j'avais sous la main, un annuaire téléphonique, et sur une colonne de noms commençant par « Lar » comme Larry, j'ai écrit:

*Un marchand de chiffres et de lettres
Édenté
À force de croquer les morts*

Mon père notait toujours dans un registre le nombre de millimètres de poils qu'il avait rasés dans la journée. L'été, il souriait sous sa grosse moustache rousse quand il voyait entrer dans sa boutique ce genre d'hommes très maigres, typiques du Pierrier, à longue barbe laineuse, dont les mains frottées vigoureusement l'une contre l'autre étaient toujours de bon augure.

« Allez Sam! Coupe-moi ç'grouillis d'barbe, qu'on en parle plus! »



Émilie de Turckheim, *Popcorn Melody*
Roman

208 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-328-2

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | www.heloisedormesson.com

